

**PORTRAITS
CROISÉS**



Mouloud Féraoun et Emmanuel Roblès

par
Michel Kelle

Dans *Images algériennes d'Emmanuel Roblès* (Revue *Simoun*, n°30 décembre 1959), Mouloud Feraoun, après avoir évoqué l'image du "camarade irréprochable" qu'il observait à l'Ecole Normale de Bouzaréa, raconte les visites que Roblès lui a rendues dans ses montagnes kabyles et les encouragements à la création littéraire qu'il lui a prodigués à partir de 1950. Il nous le présente ainsi : "La beauté sauvage des crêtes boisées de bleu l'enchantait, mais, dans nos villages pauvres, il ne se sentait pas étranger et, lorsque, à travers les ruelles, il me précédait de son allure toujours pressée, on aurait dit, à me voir déambuler derrière lui d'un pas nonchalant et timide, qu'il me faisait connaître les lieux comme pour m'encourager à y vivre." Cette image symbolique nous accompagnera dans le parcours biographique entrecroisé de leur jeunesse et dans la lecture de leurs oeuvres autobiographiques que je propose dans ces pages.

Ce sont tous deux des enfants de famille pauvre. Mouloud Feraoun est né officiellement le 8 mars 1913 dans le village kabyle de Tizi Hibel (commune mixte de Fort-National, aujourd'hui L'Arbaa-Naït-Irathen), dans la pièce unique de la maison d'un fellah pauvre de la "karouba" des Aït-Chabane. D'une famille de huit enfants dont cinq survécurent (trois filles et deux garçons), Mouloud est le troisième et le premier garçon viable, ce qui le fait "porteur de la dignité de fils aîné", honneur et privilège avantageux dans une famille algérienne traditionnelle. Emmanuel Roblès est né le 4 mai 1914 à Oran, dans une famille d'origine espagnole, orphelin de naissance, "enfant posthume" comme il se définit, puisque son père, ouvrier maçon parti travailler au Maroc, venait d'y mourir victime d'une épidémie de typhus. Pied-Noir, il vécut toute son enfance avec sa mère et sa grand-mère dans le quartier espagnol d'Oran. Sa mère faisait des ménages et devint blanchisseuse pour assurer la subsistance de sa petite famille. Sans être

orphelin, Feraoun fut, lui aussi, souvent privé de la présence de son père, travailleur émigré en France de 1910 à 1928.

M. Feraoun passe dans son village une enfance paisible, entouré de ses soeurs, de ses cousins et cousines, de son oncle et ses tantes, en particulier auprès de ses tantes maternelles dans les travaux de poterie et de tissage. Il entre à l'école du village dans les années 1920. Enfant sage, élève studieux, il passe et réussit l'examen d'entrée en sixième et obtient une bourse pour le collège de Tizi-Ouzou. Cependant, la bourse ne pouvait couvrir les frais d'internat; heureusement, il put obtenir une place à la mission Rolland, institution fondée par le pasteur Emile Rolland en 1908. Celle-ci mettait gratuitement une dizaine de chambres rustiques à la disposition des jeunes Kabyles originaires de la montagne qui se destinaient à l'Ecole Normale ou aux Chemins de fer.

Le jeune Roblès, d'un tempérament plus turbulent, passait son temps entre les jeux et les courses vers la mer avec ses camarades européens, d'origine espagnole ou juive (le jeune Kalfon), le patronage Jeanne d'Arc où sa mère l'avait inscrit et les heures solitaires consacrées aux lectures qui le font rêver de voyages et d'aventures lointaines. Il entre à l'E.P.S. (Ecole primaire supérieure) ou collège Ardaillon, qu'il faillit quitter à quatorze ans pour travailler comme manoeuvre dans un garage de la ville (il voulait gagner de l'argent pour soulager sa mère), avant d'avoir passé ses examens de fin d'études. Heureusement là aussi, le directeur du collège, M. Maublanc, qui avait discerné les aptitudes de cet enfant pauvre, va voir sa mère et récupère son élève qui peut ainsi réussir et le brevet élémentaire et le brevet d'enseignement primaire supérieur.

A Tizi-Ouzou, M. Feraoun se consacrait entièrement à l'étude avec l'ambition arrêtée d'entrer à l'Ecole Normale d'Alger et de devenir instituteur, la plus belle promotion possible pour un jeune "indigène" pauvre. Le pasteur Alfred Rolland écrit dans une lettre inédite du 5 juin 1977 :

"Mouloud Feraoun n'avait pas beaucoup de penchant pour la vie au grand air, les exercices physiques. C'était alors un garçon studieux, gros travailleur, discret et concentré avant tout sur la réussite aux examens qui déterminerait sa vie d'enfant pauvre."

E. Roblès, fasciné par la mer, promesse d'aventures et d'autres rivages, souhaitait entrer à l'école d'hydrographie de Marseille, mais sa mère s'opposa à un tel "exode". Il fit un apprentissage de maçon sur un chantier (son père était maçon, le nouveau mari de sa mère aussi), qu'il cessa vite sur une nouvelle intervention de M. Maublanc qui le persuada de tenter le concours de l'Ecole Normale. Sans enthousiasme excessif pour la carrière d'enseignant qui se dessinait ainsi, le jeune Emmanuel fut sensible pourtant aux possibilités que ce concours recélait : un départ pour la capitale Alger

et, éventuellement, par le jeu de l'équivalence brevet supérieur-baccalauréat, la chance de poursuivre des études littéraires supérieures qui le tentaient.

Ainsi, l'entrée à l'Ecole Normale de Bouzaréa fut une joie et un bonheur pour Feraoun, un viatique pour Roblès. Ils y furent condisciples de 1932 à 1934 (Roblès y est entré en 1931), avant de devenir amis une quinzaine d'années plus tard. Roblès dirigeait le journal de l'Ecole, *Le Profane*, pour lequel Feraoun écrivit une ou deux chroniques. Celui-ci présente ainsi son camarade dans *Images algériennes d'Emmanuel Roblès* :

“Il était brillant élève et camarade irréprochable, et cela se répétait, le distinguait entre tous, de sorte que si, lui, ne m'a pas particulièrement connu, je l'ai bien connu, moi, et déjà, à son insu, je l'observais, je l'admirais, voyais en lui un modèle dont il fallait être fier et qui allait un jour faire honneur à ses maîtres.”

Passionné pour les romanciers français du XIXème siècle, Balzac, Flaubert, Zola et pour les conteurs russes, Gogol, Gorki, Tchekhov, Feraoun est vu ainsi par Roblès :

“Un garçon au corps sec, très brun et silencieux, presque furtif. Il ne pratiquait aucun sport tant ses études l'accaparaient, pouvait travailler chaque nuit jusqu'à deux heures du matin et maintenait cet effort grâce à sa robustesse montagnarde.”

Pour lui, les trois années de Bouzaréa furent des années “d'une exceptionnelle fécondité intellectuelle et morale.” C'est ce qu'il évoque dans la partie “Bouzaréa” de *Fouroulou Menrad*, composée de trois chapitres qui furent retirés du récit *Le Fils du pauvre* dans le dessein de les incorporer dans un second ouvrage autobiographique, commencé mais non achevé. Il écrit :

“Le premier et superbe cadeau que lui [à Fouroulou] firent ses maîtres à l'Ecole Normale, ce fut de lui rendre sa dignité. Comment donc les oublierait-il? Là-bas, plus de barrières, il n'y trouva ni des Français ni des indigènes, mais seulement des élèves-maîtres et des maîtres qui veillaient à leur formation avec un soin jaloux.” (*L'Anniversaire*)

A la sortie de l'E.N., Mouloud Feraoun revient comme instituteur dans sa région natale : il l'est de 1935 à 1952 aux Beni-Douala où il occupe successivement quatre postes, le plus long étant celui de Taourirt-Moussa de 1946 à 1952, là où Roblès le retrouvera. A la rentrée de 1952, il obtient sa mutation pour Fort-National où il devient directeur de l'école de garçons à laquelle s'adjoint alors un cours complémentaire, bienvenu pour ses enfants et notamment pour sa fille aînée, âgée de treize ans, qui y entre en cinquième. Il s'était en effet marié, comme le veut la tradition, avec une de ses cousines de dix ans sa cadette, orpheline depuis l'âge de quatre ans, en

1938. Quant à Emmanuel Roblès, il commence sa carrière d'instituteur en Oranie, en particulier dans les djebels tlemcéniens. Puis la chance le sert sous la forme d'un stage d'instruction nautique qui lui donne le droit d'enseigner dans les écoles algériennes du littoral. Car l'appel de la mer et des "routes océanes" ne l'a jamais quitté. C'est ainsi que depuis les premiers voyages, en Espagne à la recherche de ses origines en 1929 et au Maroc par mer en 1930, il ne cessera jamais de bourlinguer à travers le monde. Lui aussi s'est marié, en avril 1939, avec Paulette Puyade, fille d'un instituteur socialiste et alors étudiante en droit, qui sera sa compagne généreuse jusqu'à sa mort brutale en 1974.

L'entrée en littérature

La carrière littéraire de Roblès commence en 1938, avec un premier roman, *L'Action*, qui ne sera publié qu'en 1945 aux Editions Charlot. Après avoir résilié son sursis, il suit des cours de météorologie et est envoyé comme météorologiste à la base d'hydravions militaires, ce qui lui permet de poursuivre les études d'espagnol commencées à la faculté d'Alger. C'est alors, en 1937-38, qu'il rencontre autour de la librairie ouverte à Alger en 1936 par l'éditeur Edmond Charlot, avec Gabriel Audisio des écrivains aussi jeunes que lui, Albert Camus, Max-Pol Fouchet, René-Jean Clot entre autres, qui constitueront ce que Camus appelle l'"Ecole nord-africaine des Lettres". Il écrit en 1941 *La Vallée du Paradis*, publié par Charlot en 1946, *Travail d'homme* qui obtient le Grand Prix littéraire de l'Algérie en 1943 et le prix populiste en 1945, et le recueil de nouvelles *Nuits sur le monde*, publiés aussi par Charlot en 1945. Ces publications sont les prémices d'une vocation d'écrivain qui s'affirme et se poursuivra dans une production riche de romans, de nouvelles, de pièces de théâtre jusqu'à sa mort en 1995.

Mouloud Feraoun, lui, s'était mis à écrire sa propre histoire — ce qui deviendra *Le Fils du pauvre* — au mois d'avril 1939, selon son propre témoignage. Il forme ce dessein audacieux, "tenter à mon tour d'expliquer les Kabyles et montrer qu'ils ressemblent à tout le monde" (*Lettres à ses amis*). Ce récit, essentiellement autobiographique, fut probablement rédigé entre 1939 et 1944, avec, pour la première version, un épilogue en 1948. Il semble qu'il l'ait donné à lire d'abord à l'ancien directeur de l'E.N. de Bouzaréa, M. Aimé Dupuy, devenu inspecteur d'Académie. Mais il fut surtout encouragé, à partir de 1947, par le docteur Sergent, directeur de l'institut Pasteur d'Alger et alors membre du jury du grand prix littéraire d'Algérie. Il révéla le manuscrit à ses amis Nouvelle lors d'un premier voyage à Paris aux vacances de 1949 et s'occupa alors seul de l'adresser à divers éditeurs. Au printemps 1950, il retrouva, pour la première fois depuis

l'E.N., son ancien condisciple Roblès en Kabylie, où celui-ci accompagnait la troupe de théâtre "La Rue" qui représentait à Taguemount-Azouz une farce de F. Garcia Lorca, *Le Retable de Don Cristobal*. A cette date, Roblès était déjà un écrivain reconnu : sa pièce la plus célèbre, *Montserrat*, avait été créée à Paris au théâtre Montparnasse et jouée à Alger en 1948 et il avait obtenu le prix Fémina la même année pour son roman, *Les Hauteurs de la ville*, dont l'action évoque la montée du sentiment de révolte et l'affirmation de son identité algérienne chez le jeune héros, Smaïl, en lutte contre un recruteur de travailleurs "indigènes" pour le travail en Allemagne pendant la seconde guerre mondiale. A Feraoun qui nourrissait l'espoir de faire écrire un roman kabyle par Roblès, celui-ci avait répliqué que c'était son "boulot" à lui, en l'encourageant à se mettre au travail. Mais l'instituteur, impressionné par cette carrière déjà brillante, trop modeste, ne parla pas de son manuscrit à son condisciple. Refusant de satisfaire aux exigences des Nouvelles Editions latines qui acceptaient son manuscrit sous conditions, il fit publier son livre, à compte d'auteur, à mille exemplaires, par les Cahiers du Nouvel Humanisme, au Puy, sous le titre *Le Fils du pauvre*, avec le sous-titre "Menrad, instituteur kabyle" imposé par l'éditeur en 1950.

Roblès reçut un exemplaire du livre avec cette dédicace : "à E. R. avec toute mon admiration et au risque de lui paraître ridicule". Il lui écrivit tout de suite une lettre lui reprochant son manque de confiance.

"Je lui disais, écrit Roblès dans *Les Lettres françaises* le 22 mars 1962, une semaine après l'assassinat de Feraoun et de ses compagnons des Centres sociaux éducatifs à El-Biar, que cette oeuvre aurait fait honneur à n'importe quelle maison d'édition de Paris, qu'il avait eu grand tort de la faire imprimer à ses frais et, surtout, de ne pas m'avoir prévenu lors de ma visite à Taourirt. Il me répondit par une lettre souriante : jamais il n'aurait pensé que ce texte eût assez de valeur pour intéresser une grande firme."

Le livre se met en place dans quelques librairies d'Algérie et, surprise heureuse, obtient le grand prix littéraire de la Ville d'Alger en décembre 1950, décerné pour la première fois à un autochtone musulman. Ce livre marque ainsi une date, le début d'une production de romans maghrébins de langue française. C'est ce qu'on appelle "la génération de 1952" par laquelle, selon Jean Déjeux dans *Littérature maghrébine de langue française*, "l'homme maghrébin faisait son entrée dans les lettres de langue française, reflet de lui-même et non vu à travers le prisme du colonisateur". Outre Feraoun, on trouvera ainsi en Algérie Mohammed Dib, Mouloud Mammeri, Kateb Yacine, Malek Haddad, Leila Debèche, Marguerite Taos Amrouche, Assia Djebar entre autres.

Feraoun relate dans une lettre inédite aux Nouvelles les honneurs que lui a valu cette distinction lors d'un court voyage à Alger aux vacances de Noël

1950; il évoque avec modestie et humour, traits caractéristiques de sa personnalité, sa présence insolite d'instituteur indigène du bled à l'hôtel Aletti, le palace d'Alger à cette époque, les félicitations de l'inspecteur d'Académie et du recteur, et, bientôt, sa première promotion au choix, attribuée à la suite "d'un rapport faramineux qui a suivi la parution du livre", promotion venue trop tard.

"J'aurais voulu l'avoir obtenue sans cela, écrit-il. D'un côté c'est bien fait, une vengeance du hasard car je n'en ai jamais eu. On m'en colle quand précisément je la mérite le moins et que je puis m'en passer."

Ainsi va l'Administration scolaire!

Plusieurs journaux signalent son livre et, en février 1951, Mme Fanny Landi-Bénos, critique littéraire à Radio-Alger, lui consacre une chronique élogieuse. La remise du prix se tient à la mairie d'Alger en avril 1951; il en plaisante dans une lettre aux Nouelle :

"Il y a eu du bruit, presse, radio, laïus du maire et du lauréat, champagne, drapeaux, plantes vertes, vous me voyez de là-bas! Quand je disais que je deviens une bête curieuse!"

De son côté, Roblès alerte les éditions du Seuil chez qui il est lui-même édité depuis 1952 avec son roman *Cela s'appelle l'aurore*. On éditera au Seuil, dans la "Collection Méditerranée", le roman *La Terre et le Sang* en 1953, pour lequel Féraoun obtient le prix populiste, avant *Le Fils du pauvre* publié au Seuil en 1954. Dans cette version définitive, il a retiré la troisième partie de l'édition de 1950, les trois chapitres intitulés *Fouroulou Menrad*, anagramme de son nom, qui évoquent l'Ecole Normale et ses débuts d'instituteur. Il donne ainsi à ce livre son unité, en en faisant tout entier un récit d'enfance et d'adolescence, de sa naissance à Tizi-Hibel, sur le sommet d'une crête au cœur du Djurdjura, jusqu'au brevet d'enseignement primaire supérieur qui lui ouvre les portes de l'E.N. et la perspective d'une vie calme et aisée. "En Algérie il était pris dans cette alternative : ou devenir instituteur, ce qui signifiait l'aisance pour toute la famille, ou redevenir berger", écrit-il dans *Le Fils du pauvre*.

La partie retranchée devait constituer le point de départ d'un second ouvrage autobiographique dont il mentionne le projet dans une des *Lettres à ses amis* du 17 juillet 1956. Ces trois chapitres de *Fouroulou Menrad* intitulés "Bouzaréa", "La guerre", "Epilogue", écrits en 1944 et 1948, évoquent successivement la période de l'Ecole Normale (1932-1935) et ses premières années d'instituteur du bled jusqu'en 1939, avec son mariage en 1938 et la naissance de son premier enfant, une fille, "dix mois après", la guerre et la misère et les souffrances qu'elle multiplie de 1939 à 1944, enfin dans "Epilogue" les réflexions que lui inspirent les trois années d'après-guerre. Ils prendront place dans le recueil posthume intitulé *L'Anniversaire*, à côté des quatre chapitres de ce roman inachevé auquel il travaillait encore

la veille de son assassinat. On trouve aussi dans ce recueil notamment une lettre à Camus parue dans la revue *Preuves* en septembre 1958, après la publication de ses "Chroniques algériennes" dans *Actuelles III*, un hommage au même Camus intitulé "Le dernier message", daté d'Alger le 27 janvier 1960, paru dans *Preuves* en avril 1960, et l'article intitulé "Images algériennes d'Emmanuel Roblès", publié dans le numéro 30 de la revue *Simoun* en décembre 1959.

Cet hommage à Roblès s'ouvre ainsi : "La communauté franco-arabe, nous l'avons formée, il y a un quart de siècle, nous autres, à Bouzaréa!". Il y évoque ses retrouvailles avec son condisciple quatorze ans plus tard, dans "mon village de haute montagne où s'aventure rarement le roumi", les années passées côte à côte à l'E.N. et notamment l'épisode du renvoi d'un camarade, Ahmed Smaili, exclu parce qu'il était communiste. Feraoun écrit :

"Puis défila devant moi toute la scène déchirante du renvoi : la procession d'élèves qui suivit jusqu'à la barrière le pauvre S. Notre première révolte, notre grande déception. Roblès plus que tout autre était affligé de perdre un ami. Je crois qu'il fut le premier à pleurer et je sais que jamais il n'oubliera S."

A celui-ci, condamné à mort sous le régime de Vichy et tué plus tard dans un accident d'auto, Roblès dédia son roman *Les Hauteurs de la ville*, dont le héros s'appelle précisément Smail. Ce sentiment de révolte contre l'injustice et la volonté de lutter pour la justice et la liberté animent la plupart des héros des premières oeuvres de ce fils d'Espagnols, sensible dès l'enfance et l'adolescence au mépris et aux vexations dont étaient victimes les "cinquante-pour-cent" à Oran.

Autobiographie de l'enfance

Le Fils du pauvre est donc un récit autobiographique tout entier consacré à l'enfance de Fouroulou Menrad, vécue dans son village kabyle, et aux années de collège à l'E.P.S. de Tizi-Ouzou. C'est à peu près la même tranche de vie et les mêmes années 1920-1930 que Roblès retrace dans *Jeunes Saisons*, récit autobiographique publié aux Editions Baconnier à Alger en 1961, et dans *Saison violente*, autobiographie romancée publiée au Seuil en 1974. Les thèmes des deux auteurs sont proches : le milieu familial et social, la vie communautaire d'un village kabyle d'un côté, celle d'une communauté de quartier de la ville d'Oran de l'autre, les joies et les peines d'un enfant pauvre de chaque côté, l'accession à la culture française et la volonté de promotion sociale de chacun.

Le Fils du pauvre témoigne, dans une première partie écrite à la première personne et qui se présente comme tirée d'un cahier d'écolier, de la vie

d'une famille et d'une communauté villageoise kabyles dans les années 1920-1930. L'auteur décrit le village de Tizi-Hibel avec ses trois quartiers et ses trois "djemas" (places du village), l'habitation traditionnelle d'un fellah, le genre de vie commun à tous les Kabyles de la montagne, même s'il peut y avoir quelque degré de richesse ou de pauvreté dans ces familles, pour la plupart apparentées par le jeu complexe des mariages consanguins et des alliances. Il nous fait pénétrer dans l'intimité d'une famille où les deux frères vivent ensemble, chacun avec son épouse, leurs soeurs et belles-soeurs, leurs enfants et leurs neveux et nièces, tous sous la direction d'un "responsable", ici la grand-mère paternelle du narrateur, qui veille à l'essentiel : la répartition équitable de la nourriture, le soin des économies, la saine gestion du maigre et précieux patrimoine commun. L'évocation des occupations quotidiennes de ces villageois, labours, soins aux quelques bêtes possédées ou louées, cueillette des olives et des figues, tient une belle place dans ce récit, mais le narrateur s'attache avec une prédilection marquée de tendresse à la présentation des femmes de la famille, en particulier les tantes maternelles, et de leurs activités principales, la poterie et le travail de la laine. Le travail de la poterie est décrit avec minutie et ferveur, car il a deux vertus : c'est un "travail de création" délicat qui révèle les qualités d'artiste des meilleures potières (ici, la tante Nana qui peint les figures géométriques traditionnelles en rouge et noir avec "une patience et une délicatesse de fée"), c'est un travail substantiel, puisque les objets fabriqués sont un moyen de troc "contre ce qu'ils peuvent contenir d'orge" et permettent ainsi à la famille de faire les provisions nécessaires pour passer l'hiver sans trop de souci. Tout cela nous est présenté sereinement, sans misérabilisme.

Cette vie simple, avec ses joies et ses peines, ses fêtes et ses superstitions aussi, c'est également celle que peint Roblès, quand il évoque la vie de travail que mène sa mère, veuve attelée toute la semaine, "du lundi matin au samedi soir, selon les normes de l'époque", à son travail de blanchisseuse, et qui "consacrait la majeure partie du dimanche, tout de suite après la messe, à l'entretien de notre logement, à la lessive et à la couture" (*Saison violente*), sans compter les quelques heures de repassage supplémentaires qu'elle pouvait faire chez "des dames du haut-quartier" pour grossir son maigre revenu. Il décrit aussi, d'une plume acérée, les clivages ethniques et sociaux qui régissent la société oranaise de ces années d'avant-guerre : le sommet de l'échelle sociale avec les colons et les Français de France (les "patos"), fils de militaires et de fonctionnaires ou commerçants, qui habitent les quartiers neufs et riches et qui méprisent les "cinquante-pour-cent" d'origine espagnole, très nombreux à Oran, ouvriers pour la plupart et maçons notamment. En-dessous encore, les Juifs, voués à la haine raciale et confinés dans le quartier juif derrière le théâtre, et les Arabes (quelques ouvriers et femmes de ménage qui traversent la ville) groupés dans le

“Village Nègre” et très peu connus des jeunes Européens. “Au coeur d’un quartier essentiellement espagnol comme le nôtre, nous n’avions aucun camarade musulman. Tout nous maintenait séparés d’eux, les zones d’habitation comme la différence des langues, des religions, des coutumes.” (*Jeunes Saisons*).

De même, le jeune Fouroulou ne connaît que des Kabyles dans son village natal et, à l’école des “roumis”, les maîtres sont kabyles tous les deux. C’est seulement quand il va passer son certificat d’études à Fort-National qu’il croit découvrir “une vraie ville, avec beaucoup de Français”, et, en particulier, “l’inspecteur, les examinateurs, beaucoup de roumis authentiques”. Dans le chapitre “Bouzaréa” de *Fouroulou Menrad*, il évoque rapidement l’atmosphère de Tizi-Ouzou et de l’E.P.S. Il découvre avec admiration une ville avec des dames et des messieurs élégants, mais il note en même temps que

“les Français des petites villes sont fiers et distants. Ils méprisent l’indigène, ils veulent à toute force former une caste à part et ne pas voir les autres. (...) Ses professeurs, eux-mêmes, favorisaient ouvertement ses camarades français et certains internes. Il se vit obligé d’être inférieur et détestable. Il se résigna” (*L’Anniversaire*).

Honneur et justice

S’il y a méconnaissance, séparation et injustice entre Européens et indigènes, les querelles et les injustices ne sont pas non plus absentes dans sa communauté villageoise. Le chapitre V du *Fils du pauvre* est ainsi tout entier consacré au récit d’une anecdote symbolique, celui d’une bagarre générale à l’origine de laquelle se trouvent malencontreusement associés, par simple maladresse, le jeune Fouroulou et Boussad, un vannier d’un “çof rival”. Le narrateur nous transporte dans une parodie de bataille épique, digne de Rabelais et des guerres picrocholines, qui oppose le çof des “Aït Moussa”, le sien, à celui des “Aït Amer”, les hommes d’un côté, les femmes de l’autre pas moins ardentes et vindicatives. “Elles forment, elles aussi, une grappe tumultueuse et multicolore où dominent le noir des chignons et le rouge des foutas.” Et cet affrontement généralisé est réglé par la justice du village qui intervient dans les deux familles. Car les querelles où est engagé l’honneur familial ne peuvent être apaisées que par cette justice formelle dont personne n’est vraiment dupe et dont bénéficient surtout les notables, ici “l’amin”, chef du village, accompagné de deux marabouts et d’une douzaine de sages, les “cheikhs”. Ceux-ci auront droit “à deux repas plantureux et un pourboire variant avec l’importance des chefs”.

Ainsi l'auteur jette un regard distancié, chargé à la fois d'humour et d'une saine, voire amère lucidité, sur ce culte de l'honneur familial et sur les pratiques de la justice traditionnelle qui profitent aux notables et appauvrissent des familles déjà pauvres, tout en enracinant des inimitiés durables pour des motifs futiles. Après les formules consacrées dites dans une langue "incompréhensible" (en arabe classique évidemment puisqu'on se sert du Coran), il faudra encore, pour éviter "d'aller à la justice française qui compliquerait tout", amadouer contre finance le Caïd. Le même rituel se répète dans les deux clans pour le meilleur profit des notables.

"Les notables sortent pour aller "apaiser" les Aït Amer comme ils viennent de nous "apaiser" et nous nous réveillons le lendemain, les uns et les autres, officiellement ennemis. Nous avons payé assez cher pour cela."

Cette remarque finale et les guillemets qui marquent le verbe apaiser soulignent cette distance critique vis à vis des coutumes locales ancestrales.

Ainsi une jeunesse pauvre et l'expérience de la vie permettent à ces deux écrivains d'Algérie, que tout sépare au départ, de se rejoindre à quelques années de distance dans des récits autobiographiques qui peignent avec couleur, humour et lucidité "les travaux et les jours" d'une petite communauté, citadine d'un côté, villageoise de l'autre. Chacun en dénonce, à sa manière, en même temps les travers et les injustices, plutôt dans un esprit de révolte chez le Pied-Noir, plutôt dans un esprit de résignation chez le Kabyle.

Ces récits nous présentent aussi la vie de deux enfants, avec leurs joies, leurs peines et leurs espoirs, et nous donnent ainsi à connaître leur tempérament, voire leur "philosophie". Roblès évoque avec brio et plaisir, dans des scènes dynamiques où tous les sens sont convoqués, les jeux et les escapades de garçons auxquels, jeune garnement, il participe avec sa bande de copains emmenée par leur chef Toni, le fils d'un maçon. Tous ces garçons développent entre eux, dans leur quartier espagnol, une morale simple de l'honneur viril qui se marque par le mépris des filles "avec qui jamais nous ne partageons nos jeux", la face à sauver dans les rixes avec "des bandes rivales de garnements" des quartier voisins, l'admiration vouée à la force physique, qu'elle se manifeste dans le sport viril qu'est le football ou dans les exploits d'un ouvrier. C'est ainsi qu'il peint avec une admiration teintée d'humour le père de leur camarade Augustin, carrier à Mers-el-Kebir, "fameux parmi nous pour ses exploits", et écopant de deux mois de prison pour avoir mis K.O. un receveur de tram et un agent de police. "A sa sortie, le quartier l'avait accueilli en triomphateur, avant même de se demander si le carrier avait eu tort ou raison d'assommer ses victimes" (*Jeunes Saisons*). Ce personnage incarne, pour Roblès, la revanche du

pauvre, de tous les pauvres, contre toutes les injustices dont ils sont victimes, et contre ceux qui, à un titre ou à un autre, représentent l'autorité et le pouvoir des exploités ou des oppresseurs (policiers, gens en uniforme...).

Ce goût des morceaux de bravoure humoristique est caractéristique de ce genre picaresque qu'illustrent *Jeunes Saisons* et *Saison violente*, à l'image de "Cagayous", le héros fondateur de l'ethos pied-noir que G. Audisio rattache au type du "pícaro". Cette morale du courage viril et de la revanche des faibles explique aussi la passion du jeune Emmanuel et de ses camarades pour les films de Far-West, où ils vibrent pour "el tchico", le jeune homme valeureux auquel ils s'identifient volontiers, et pour "la tchica", la jeune fille belle, blonde et courageuse, ou encore pour les films de Charlot qui incarne, lui aussi, la soif de justice et de revanche du faible. Ce culte de l'honneur, c'est son oncle Lounis qui l'incarne pour le jeune Fouroulou, cet homme "franc et nerveux", à la "parole vive", qui dans l'épisode de la bagarre généralisée "court, vole à la djema armé d'un gourdin. Une bouffée de haine lui monte du coeur à la tête. Il va venger son honneur, il va imposer aux gens le respect de sa famille" (*Le Fils du pauvre*). Mais la leçon que Feraoun tire de cette aventure, ce n'est pas l'exaltation du courage viril, mais "le prix de la tranquillité".

Fouroulou, "le premier garçon né viable dans ma famille", bénéficie de tous les privilèges de l'enfant mâle unique, en particulier de "la faculté d'être voleur, menteur, effronté". Il porte un regard fortement ironique sur le garnement qu'il était, "destiné à représenter la force et le courage de la famille", "lourd destin pour le bout d'homme chétif que j'étais!". Ses "droits" de mâle, il les exerce dès l'âge de cinq ans surtout sur la plus petite de ses soeurs, son aînée de deux ans, pour qui il devient vite un "tyran", tandis qu'il se montre timoré et craintif au-dehors. Il s'enhardit seulement avec son camarade indéfectible Akli, dont il est "l'humble second", garçon aussi turbulent et hardi que lui est paisible et timide. C'est avec lui qu'il ose se hasarder jusqu'à la djema du quartier, puis jusqu'aux autres djemas. Fouroulou, sommé par son oncle de faire preuve de courage en affrontant les autres garçons, avoue sans vergogne sa faiblesse, sa "lâcheté" qui l'amène, face au danger, à revenir jouer avec sa cousine Chebha et les autres fillettes. Cette lucidité sur lui-même, cette modestie qui lui permettent d'apprécier justement ses défauts et ses qualités sont des traits caractéristiques de la personnalité de Feraoun, qui le rendent si attachant. Enfant entouré de femmes, il avoue avoir aimé former avec sa soeur aînée et ses deux tantes maternelles, "un cercle intime et égoïste, avec nos petits secrets, nos rêves naïfs, nos jeux puérils, nos querelles vite dissipées dans une atmosphère de tendresse".

La mort des proches

Dans ces vies d'enfants pauvres, mais somme toute protégés et insouciantes, outre la découverte progressive des soucis et des difficultés économiques de leurs parents, c'est la mort des proches qui constituera le premier choc et peut-être un des moments les plus formateurs. Ainsi, *Jeunes Saisons* se termine et *Saison violente* s'ouvre sur la mort de la grand-mère du narrateur, qu'il appelait "madre" et à qui il disait "vous", tandis que les deux derniers chapitres de la première partie du *Fils du pauvre* racontent, avec une certaine dramatisation, la mort et la disparition des deux tantes préférées de Fouroulou, Nana d'abord morte en couches avec son bébé mort-né, puis Khalti devenue folle de douleur, passant par des périodes alternées de violence imprévisible et de longue prostration, partie un jour voir sa soeur et disparue à jamais.

Roblès écrit :

"C'est avec la disparition de ma grand-mère que prit fin mon insouciance vie d'enfant. (...) Je devais beaucoup à cette femme simple et bonne, et avec elle, une part de moi-même mourait aussi ce jour-là" (*Jeunes Saisons*).

Et cette douloureuse perte lui révèle une autre absence, celle du père, et fait naître une curiosité pour cet inconnu qu'il n'avait pas ressentie jusque-là. C'est une "force" et une "affection" sur lesquelles il aurait aimé pouvoir s'appuyer après la perte de celles que lui donnait sa grand-mère. C'est un peu la même souffrance et le même sentiment d'abandon que ressent Fouroulou devant le visage "inexpressif" de Nana :

"La mort a tout pris. Elle laisse un masque indifférent, imprévu, qu'elle dresse comme une barrière implacable contre laquelle notre douleur vient buter misérablement, sans échos." (*Le Fils du pauvre*)

Mais, plus loin, il avoue lucidement que le deuil de Khalti fut assez vite enseveli, dans le désir ardent que ressentent les vivants "d'un peu de joie et de bonheur". Et, pour les enfants, avec une espèce d'égoïsme naturel, ce deuil se réduit au sentiment de la perte d'une protection, d'un confort :

"Nous n'eûmes plus alors notre bon refuge, notre cher nid, personne à aimer en dehors de nos parents, personne qui s'intéressât à nous. Nous n'avions plus qu'à nous serrer peureusement autour du père et de la mère."

L'adverbe "peureusement" qui termine la première partie du récit souligne cette perte affective et le rétrécissement de l'univers de l'enfant qui semble ainsi se réduire de la "karouba" initiale, avec ses cinq familles issues de l'ancêtre commun "Mezouz", à la famille nucléaire. C'est ici un manque qui

est ressenti comme celui du père pour le jeune Roblès. L'épigraphe de Tchekhov, choisie pour ouvrir cette partie précisément intitulée "La famille", marque également cette fonction révélatrice de la mort qui, seule, semble donner sens à la vie dans le sentiment de la continuité :

"Nous travaillerons pour les autres jusqu'à notre vieillesse et, quand notre heure viendra, nous mourrons sans murmure et nous dirons dans l'autre monde que nous avons souffert, que nous avons pleuré, que nous avons vécu de longues années d'amertume, et Dieu aura pitié de nous..."

La seconde partie du récit, intitulée "Le Fils aîné" (Fouroulou vient de changer de statut avec la naissance d'un frère l'année même de la mort de ses tantes), est écrite à la troisième personne par un narrateur qui prend le relais du fragment de confession de Fouroulou, consigné dans un cahier d'écolier abandonné dans "un modeste bureau tout noir" de la classe de l'institutrice. C'est "par modestie et par pudeur", comme il l'écrit dans l'exergue de cette partie, que l'auteur feint ainsi de "passer la plume à un ami" pour mettre une certaine distance entre lui-même et sa propre histoire au moment où l'enfant, après cette épreuve de la mort, passe en quelque sorte de l'état d'innocence à celui de la conscience.

Le récit se concentre alors tout entier autour du héros qui "ne se rappelle avec précision que les mauvais moments de son enfance", la maladie, puis les dettes et le ruine de son père, qui finit par aller travailler en France. L'auteur dépouille ainsi sa propre expérience en réduisant les longues années passées par son père en métropole et les multiples voyages d'une rive à l'autre de la Méditerranée qu'elles impliquent à un seul départ et un seul retour situé "un soir de septembre" un an et demi plus tard. Cette absence du père ainsi ramassée dans le temps permet de mettre en valeur la responsabilité de Fouroulou ("ma mère... peut compter sur moi pendant l'absence de mon père", se félicite-t-il), lui qui se révèle capable de lire et traduire les lettres envoyées par le père et est bientôt chargé d'écrire les réponses.

Le jeune Fouroulou est en effet un bon élève. Sensible à une réprimande de son père lui reprochant un jour la sanction que son maître lui avait infligée pour cause de paresse, l'écolier avait pris dès lors son rôle au sérieux. Il écrit :

"Cette scène décida de mon avenir d'écolier : à partir de ce jour, je devins bon élève, presque sans effort. Et c'était le seul rôle qui me convenait (...) Aux paisibles et aux peureux qui se confondaient forcément, il restait les plaisirs nobles de l'étude et des meilleures places".

Etant ainsi dès le cours élémentaire presque toujours le premier de sa classe, il peut annoncer quelques années plus tard à son père, ouvrier analphabète en France, sa réussite au certificat d'études primaires, puis

préparer le concours des bourses qu'il réussit "brillamment". A partir de ce moment, naît en lui un "rêve", autre que celui de fellah en Kabylie ou de travailleur en France que lui propose son père : "il s'était toujours imaginé étudiant, pauvre mais brillant". Fils docile, prêt à se soumettre aux raisons de son père, il est sauvé par l'arrivée de la lettre du directeur du collège de Tizi-Ouzou annonçant "qu'une place était réservée au nouveau boursier qui devait se présenter sans retard". A partir de là, l'ambition de Fouroulou — l'accès à la culture, la promotion par l'école — prend forme, et sa carrière se dessine. S'il doute de la confiance que son père feint de mettre dans cette voie de la réussite, lui est sincère. "Il allait candidement au collège dans l'intention d'obtenir son brevet, puis d'entrer à l'Ecole Normale pour devenir instituteur".

Et ces années de formation, de l'entrée au collège jusqu'à la réussite au brevet élémentaire et aux dernières appréhensions avant l'examen fatidique, le concours d'entrée à l'Ecole Normale, sont ramassées dans les trois derniers chapitres du récit. Un chapitre pour les trois jours décisifs, du samedi soir au lundi soir, où se résolvent comme par miracle ("La Providence n'abandonne jamais les malheureux") les dernières difficultés dues à la pauvreté, le logement en particulier, qui relate le "supplice" de l'entrée au collège de cet "ex-gardien de troupeau", timide et maladroit, déguisé ("Il ne se reconnaît plus. Il est en costume européen comme les autres"), cravaté, dans cette grande et belle classe, au milieu de "tous ces garçons bien vêtus, bien élevés, à l'air si intelligent", et qui évoque la figure du missionnaire Lambert (alias le pasteur Rolland), "un homme admirable" qui "s'accorde avec assurance le droit et le pouvoir de vous guider". Il joue auprès de ces adolescents tous les rôles, "tour à tour un maître sévère, un père attentif, un camarade de jeux pour tous les déracinés qui habitent chez lui". Un chapitre pour décrire les quatre années d'une adolescence pauvre mais heureuse ("de quinze à dix-neuf ans", est-il précisé) passées dans l'étude avec son ami indéfectible Azir à la mission Lambert, qui consacrent leur réputation de "bûcheurs".

"Pendant le jour, c'était la classe. Le soir, après le culte, ils travaillaient à la lumière électrique jusqu'à dix heures puis allumaient une bougie et ne s'endormaient jamais avant minuit ou une heure du matin."

L'appel du muezzin les surprend parfois au petit matin devant leur livre et, seul, nous rappelle qu'ils sont en Algérie. Un dernier chapitre pour évoquer à la fois l'insouciance égoïste de Fouroulou qui ignorait l'endettement croissant de son père ("Lorsque le jeune homme se présenta au brevet, il fallut emprunter pour lui acheter un costume et payer ses frais de séjour à Alger"), les affres de l'adolescent aux vacances de Noël de sa deuxième année de collège quand, la bourse n'étant pas parvenue au premier trimestre, il se vit dans son village l'objet de la "pitié insultante" et

des railleries jalouses de la plupart des villageois, et enfin la détermination mise à réussir dans la voie choisie. "Il se savait seul pour un combat qui lui apparaissait sans merci". Et, si la réussite au brevet lui donne de l'assurance et de l'importance au village, où il est consulté ou sollicité pour "écrire des lettres difficiles", il n'en tire aucune vanité. Au contraire, toujours modeste, "il aurait voulu qu'on le conseillât lui-même, qu'on l'encourageât, qu'on le soutînt. Il se sentait seul".

L'ambition des collégiens

On aperçoit ainsi, soit dans la dramatisation de la mort de ses tantes, soit dans le choix des scènes ou des tableaux retenus pour évoquer en raccourci ses quelques années de collégien, l'art du romancier qui s'affirme, avec le talent nécessaire pour broser avec sobriété le portrait de quelques personnages marquants. On voit aussi, dans la relation de cette expérience de collégien pauvre tout occupé à ses études, l'importance de l'école française pour un jeune Kabyle "ambitieux", désireux d'échapper au déterminisme social qui le voue ou à la condition de fellah miséreux, soumis à la terre de son village, ou à celle d'ouvrier "émigré" en France. C'est la même ambition qui anime le jeune Roblès quand, après s'être affirmé par la force des poings dans l'affrontement physique contre un jeune Français de France méprisant qui l'injurie avec l'expression "cinquante-pour-cent", il évoque son travail d'écolier et de collégien soucieux d'accéder à la culture française.

Cette ambition s'exprime chez lui par une participation affective et volontariste aux mythes fondateurs de la Nation française vécue dans une éthique hispano-pied-noire qui le conduit à faire défiler, avec un humour savoureux, les figures glorieuses du certificat d'études : "Nous avons nos héros", écrit-il, et de citer pêle-mêle Jeanne d'Arc, Danton, Napoléon, et encore Guynemer, Turenne, Jean-Bart, Surcouf. Il ajoute :

"Il y avait aussi Pasteur et Victor Hugo qui, eux aussi, dans leur spécialité, avaient du "punch", aimaient les pauvres et ceux-ci précisément avaient bien besoin qu'on les aimât, surtout dans ces époques de sauvagerie où sévissaient la rage, la taille et la gabelle, les Prussiens, les Anglais, la famine et les Rois fainéants! (*Jeunes Saisons*)

Cette acculturation, voire cette assimilation, vécue comme une nécessité par le jeune Fouroulou qui, avec son camarade Azir, participe, indifférent, sans zèle mais aussi sans aversion, aux réunions culturelles de la mission protestante où il loge, est voulue par le jeune Roblès. Dans *Saison violente*, il écrit :

“La langue espagnole elle-même se corrompait, contaminée par le français et l’arabe, et l’absence de livres, l’impossibilité d’échanges et même l’interdiction à l’école primaire de parler l’espagnol me coupaient, au fur et à mesure que j’avançais en âge, de mes racines. Ces facteurs, en revanche, me laissaient ouvert, disponible, réceptif : j’assimilais tout, Louis XIV et Robespierre, Racine et Michelet, la Loire et la Beauce, Molière, Balzac, Hugo!... Moi, un “cinquante-pour-cent”? Moi, une moitié d’étranger?... Si je savais ma différence, je connaissais tout aussi bien la profondeur de ma communion. Je n’étais pas à la porte, mais à l’intérieur, non aux frontières, mais sur le territoire même de cette patrie culturelle à laquelle j’adhérais de toute mon intelligence et de toute ma sensibilité.”

Et cette culture dominante, acquise par l’école et par les longues heures de lecture solitaire, quelle joie et quelle gloire de pouvoir montrer qu’il la maîtrise! Il le montre à la fois par les très bons résultats obtenus en composition française au collège et devant Véronique, son amoureuse de *Saison violente*, fille d’un haut fonctionnaire métropolitain de la Préfecture, à qui il est heureux d’en remontrer, en fait de culture française, puisqu’il lit Balzac, Stendhal, Loti etc.

Le sens de cette idylle avec une jeune Française de France est clair; comme le dit Selim Abou dans “L’identité culturelle”, chapitre de l’ouvrage collectif *Espagne et Algérie au XXème siècle, contacts culturels et création littéraire*, “Le succès sur le plan amoureux annule le mépris et établit la reconnaissance”. Cette reconnaissance-là, Fouroulou, lui, a assez de lucidité pour ne pas l’attendre. Feraoun écrit dans *Fouroulou Menrad* :

“La nature l’a doté de sensibilité et de tendresse. Il a goûté la beauté des sentiments et l’élévation des idées chez les écrivains classiques. La conception de l’amour dans les livres et peut-être dans une certaine réalité fut une révélation pour lui. Il se doute bien pourtant que cette réalité n’est pas kabyle. Il est sûr que sa femme n’aura rien de commun avec les héroïnes que chantent les poètes. Il le regrette un peu mais il reconnaît que lui-même est tout aussi loin des héros.” (*L’Anniversaire*)

Ainsi, c’est en grande partie par le travail et les succès scolaires que les jeunes Feraoun et Roblès se rejoignent et se font “reconnaître”, et surtout s’arment pour les combats de la vie. Le mot “combat” utilisé par le premier à la fin de son récit se retrouve en écho dans la conclusion de *Jeunes Saisons* :

“Peu à peu j’apprenais qu’il me faudrait plus de courage et de valeur qu’à bien d’autres pour affronter l’avenir. Cet avenir ne me faisait pas peur. Je souhaitais grandir très vite, devenir rapidement un homme et livrer, les yeux ouverts, ces batailles d’homme pour lesquelles, déjà, je me croyais armé.”

Rapprochements

Ce rapide parcours des oeuvres autobiographiques de l'un et de l'autre nous montre l'itinéraire parallèle et souvent semblable de ces deux enfants pauvres d'Algérie. Après leurs premiers apprentissages de la vie, chacun dans sa région et sa communauté d'origine, ils se rencontreront et se côtoieront pendant deux ans à l'Ecole Normale de Bouzaréa, creuset d'un rapprochement entrevu entre les fils de communautés différentes qui réussissent en partie à dépasser les clivages ethniques, sinon sociaux. Feraoun écrit dans le chapitre "Bouzaréa" :

“La race ne réussit pas plus que le clocher à rassembler ses gens. Il reste la condition sociale, la coupe du costume, la situation des parents. Evidemment, ce n'est pas une règle rigide mais, il faut le dire, ce n'était ni la race, ni la religion, qui constituaient la plus sérieuse barrière entre les élèves, c'étaient plutôt les dissemblances physiques ou morales, les différences de fortunes, l'éducation familiale.” (*L'Anniversaire*)

Ainsi, si Fouroulou ne sent “aucune familiarité” avec tel Français, fils d'un directeur ou d'une directrice d'école, avec “tel autre, Tlemcénien ou Oranais, fils d'avocat ou d'interprète, bon musulman, citoyen pur sang”, il se sent proche, reconnaît-il,

“du fils aîné d'un garçon de café, Espagnol d'origine (...), d'un Juif de Médéa, et d'un Arabe de Bou-Saada avec lesquels il pouvait parler librement de son village et de sa famille parce qu'ils étaient pauvres comme lui. Mais ses deux meilleurs amis à l'E.N. furent, malgré tout, deux Kabyles de sa région, de sa condition, et dont l'histoire s'identifiait complètement à la sienne.” (*L'Anniversaire*)

Ces oeuvres nous révèlent aussi deux garçons de tempérament différent, l'un ardent et volontiers révolté, fasciné par l'appel de la mer et les rêves de voyages et d'aventures qu'elle fait éclore, l'autre plus doux, timide, souvent prêt à la résignation, terrien attaché à sa Kabylie natale, dont il accepte les traditions ancestrales, tout en sachant lucidement en dénoncer certaines lourdeurs et certaines injustices. Au-delà de ces différences d'origine et de caractère, ils se rejoignent dans une même détermination, plus fantasque chez l'“Espagnol”, plus simple et plus obstinée chez le Kabyle, à surmonter leur handicap social et culturel, à se préparer pour les combats de la vie et à donner corps à leur ambition.

Cette ambition et ces combats, après les avoir éloignés pendant plusieurs années, les amèneront à se rencontrer à nouveau et à nouer une amitié profonde et durable, à partir des premiers pas littéraires de Mouloud Feraoun. Celui-ci, dans sa modestie naturelle, reconnaît dans une lettre à

Roblès du 6 avril 1959 sa dette envers les écrivains, Français d'Algérie, qui ont ouvert la voie :

“Ce sont les premiers, Camus, Roblès, etc., qui par leur talent ont su nous ouvrir un horizon littéraire qui nous était fermé. Je n'avais jamais cru possible de faire véritablement entrer dans un roman un vrai bonhomme kabyle avant d'avoir connu le docteur Rieux et le jeune Smaïl. Vous, les premiers, vous nous avez dit : voilà ce que nous sommes. Alors nous, nous avons répondu : voilà ce que nous sommes de notre côté. Ainsi a commencé entre vous et nous le dialogue.” (*Lettres à ses amis*)

C'est en mesurant bien les difficultés de la tâche, “les innombrables obstacles qui se dressent à chaque tournant de phrase, à chaque fin de paragraphe, devant les mots impropres, les tournures douteuses et les adjectifs insaisissables” (avertissement du *Fils du pauvre*), que le modeste instituteur du bled s'engage cependant dans “une entreprise au-dessus de ses forces” pour “raconter sa propre histoire”, à travers elle témoigner discrètement et lucidement de la vie de ses compatriotes, ses semblables, et

“faire admettre la plus banale des vérités humaines (...) : nous sommes des hommes, rien que des hommes, nous avons besoin d'amitié, de tendresse, de fraternité. Si nous possédions tout cela, notre corps n'aurait plus faim, notre esprit n'aurait plus soif, notre cœur battrait comme tous les cœurs : nous n'aurions plus rien de particulier.” (“La littérature algérienne” dans *Revue française* de 1957, repris dans *L'Anniversaire*)

Et c'est la valeur de ce témoignage que Roblès reconnaît en le faisant publier par les éditions du Seuil et qu'il salue quand il écrit dans le *Bulletin du Club des lecteurs d'expression française* :

“Voilà comment nous vivons, semble-t-il dire à ses lecteurs d'outre-Méditerranée. Et l'on devine qu'il va nous suggérer : voilà comment nous voudrions vivre sans rien abdiquer toutefois du meilleur de nous-mêmes, et en refusant les causes profondes de notre misère, de notre écrasement.”

C'est dans le dialogue et l'amitié que Feraoun, encouragé et soutenu par Roblès, continuera d'écrire et sera publié, de son vivant et à titre posthume, au Seuil. Il suivra dans le même esprit, avec intérêt et ferveur, jusqu'à son assassinat le 15 mars 1962, l'élaboration des ouvrages de son ami. Il conclut : par ces lignes :

“Je sais à quel point ces ouvrages le déchirent, le dévorent, avec quelle générosité il se livre à ses créatures pour leur communiquer ce souffle de vie dont elles ont besoin, ces visages inoubliables, ces mâles aventures dans lesquelles leur condition d'homme les engage. Mais quand il a mis le point final à son histoire, que ses personnages ont suivi jusqu'au bout un destin qu'ils se sont eux-mêmes forgé, il a conscience de livrer au

public des amis de chair et d'os qui lui disent gravement adieu, avant de se perdre dans la foule pour aller porter à d'autres le message fraternel de ceux qui luttent et qui souffrent." ("Images algériennes d'Emmanuel Roblès", Revue *Simoun* n° 30, décembre 1959)

Bibliographie succincte

- M. Feraoun, *Le Fils du pauvre*, Le Seuil, 1954.
M. Feraoun, *L'Anniversaire*, Le Seuil, 1972.
E. Roblès, *Jeunes Saisons*, Baconnier, 1961.
E. Roblès, *Saison violente*, Le Seuil, 1974.
M. H. Chèze, *Mouloud Feraoun, la voix et le silence*, Le Seuil, 1982.
J. Gleyze, *Mouloud Feraoun*, L'Harmattan, 1990.
G. A. Astre, *Emmanuel Roblès ou le risque de vivre*, Grasset, 1987.
M. A. Rozier, *Emmanuel Roblès ou la rupture du cercle*, Naaman, 1973.
M. H. Chèze, *Emmanuel Roblès, témoin de l'homme*, Naaman 1979.
J. Déjeux, *Littérature maghrébine de langue française*, Naaman, 1973.
J. Déjeux et D. H. Pageaux (ouvrage collectif sous la direction de), *Espagne et Algérie au XXème siècle, contacts culturels et création littéraire*, L'Harmattan, 1985.

